« Spleen IV »

Quatre poèmes forment un ensemble particulier dans la section « Spleen et idéal », car ils portent le même titre « spleen » et reprennent le titre de la section ainsi que ce mot si propre à Baudelaire. En effet, le poète, très bon angliciste qui traduisit et fit connaître le romancier Edgar Allan Poe au grand public, a choisi un terme inusité à l’époque pour désigner son mal-être, à la fois si singulier et si universel.

Le quatrième vient clore la série et reste le plus connu.

Projet de lecture :

* « Comment Baudelaire définit-il le spleen à travers ce poème ? »
* « Comme le symbolisme permet-il de mettre en scène le spleen ? »

Le poète a choisi un ensemble de 5 quatrains en alexandrins avec des rimes alternées (croisées).

Mouvement : L’anaphore « Quand » au début des trois premiers quatrains lancent des propositions subordonnées de temps, qui trouvent enfin leur principale au début du quatrième. Ainsi, une météorogie de l’âme est donnée, minée par le désespoir intérieur du poète, avant que celui-ci ne se déchaîne en une folie. Le dernier quatrain commence avec un tiret, comme pour marquer une nouvelle prise de parole qui confirme la victoire de l’allégorie de l’Angoisse. Le spleen semble être cet état qui rend fou et s’empare entièrement pour le dominer de celui qui le subit.

Chacun des trois premiers tercets est consacré à un élément du paysage qui devient un objet d’aliénation et d’enfermement. Le premier est le ciel, le second la terre et enfin la pluie. La météo extérieure du premier quatrain est oppressante, celle du second quatrain est de plus en plus intériorisée jusqu’à ce que le Poète affirme que la pluie coïncide avec des idées noires.

Les deux adjectifs qui qualifient le ciel marquent une météo grise avec « bas et lourd » et déclenchent la comparaison avec le couvercle, première image d’une série sur l’enfermement et l’oppression.

Le Poète se représente avec une longue périphrase qui rend universel son état d’esprit « l’esprit gémissant en proie aux longs ennuis ». Les allitérations en nasales permettent de donner de la lenteur au vers pour accentuer la langueur du Poète. Le choix de « proie » marque la victimisation. Le substantif « ennui » est employé avec son sens étymologiques « in odium esse » un état où l’on éprouve la haine de soi-même et le dégoût du monde.

Le vers 3 relance le sujet « ciel » qui semble emplir tout le paysage décrit avec l’expression « embrassant tout le cercle », à nouveau symbole d’enfermement. La comparaison de ce jour d’avant l’orage avec la tristesse de la nuit est rendu possible par l’hypallage « triste » (déplacement du sentiment sur un élément du paysage).

La terre est le sujet du second quatrain. Elle subit également une comparaison avec un « cachot humide » : l’image de l’enfermement se précise avec la sensation du froid. Une allégorie surgit au vers 6, L’Espérance avec une majuscule, comparée à un animal du bestiaire morbide de Baudelaire, la « chauve-souris ». Elle est représentée à l’intérieur de ce cachot comme prise au piège en écho à « proie ». Elle se débat « battant les murs » avec la synecdoque de « son aile timide » et l’hypallage « timide ». L’allitération « plafonds pourris » marque l’univers malsain et renvoie à « humide ».

La pluie est le troisième élément du décor : elle est décrite comme « étalant ses immenses trainées », donc dessinant des traits, repris avec la comparaison à une prison au vers suivant « D’une vaste prison imitant les barreaux », tout est image d’enfermement, et de façon gigantesque ; « immenses » et « vastes » renvoie à « l’horizon » du vers 3. Où qu’il se tourne le Poète est cerné. Les vers 11 et 12 intériorisent le paysage en utilisant à nouveau des animaux gothiques, les « araignées » mais cette fois « au fond de nos cerveaux » avec les allitérations en sifflantes « filets au fond de nos cerveaux ». Le choix du possessif à la première personne du pluriel renvoie au « « nous » du vers 4 : Le spleen est affaire de tous. Les araignées tissent non pas des toiles mais des « filets » pour prendre au piège le Poète. L’expression « peuple muets d’infâmes araignées » peut être alors interprétée comme les idées sombres qui s’insinuent dans l’esprit du poète.

Le quatrain 4 marque une rupture avec le silence des trois strophes. Il s’agit d’un élément perturbateur qui crée la principale : « Des cloches tout à coup sautent », non pas résonnent mais leur violence est telle qu’elles « sautent ». Le complément de manière « avec furie », marque le surgissement d’un bruit atroce. S’agit-il d’un bruit extérieur ? Le registre est hyperbolique « lancent vers le ciel un affreux hurlement », la personnification est difficile à saisir. L’appel « lancé » nous porte à interpréter le ciel comme la divinité, la cloche étant elle-même un élément religieux. Comment ne pas penser au poème « La cloche fêlée », qui se trouve juste avant les quatre « Spleen » et représente symboliquement « l’âme fêlée du Poète » ? Ainsi de nouveaux personnages apparaissent au vers 15 et 16 : « des esprits errants et sans patrie ». Qui sont ces fantômes qui se plaignent ? Les souvenirs du Poète qui le hantent ? Il convient d’interpréter. La strophe est saturée de sensations auditives dysphoriques : « cloches sautent », « affreux hurlement », « geindre opiniâtrement ».

Comme souvent, un tiret apparaît soudain au début de la dernière strophe : prise de parole, mais de qui ? Une nouvelle voix plus solennelle, ou les nombreuses pensées qui traversent le Poète. Il s’agit toujours de la sienne : « mon crâne ». Il décrit cette fois son monde intérieur « défilent lentement dans mon âme ». Ce n’est pas un mais plusieurs corbillards qui passent donc il faut interpréter cette image comme celle des idées noires du poètes qui ne cesse de l’emplir et l’habitent. Le silence revient après la phase de folie de la strophe précédente avec « sans tambours ni musique ». Deux nouvelles allégories surgissent : L’Espoir, personnifié, pleure sa défaite « vaincu », face à l’Angoisse, qui est qualifiée moralement : les araignées étaient « infâmes » (v. 11), le hurlement « affreux » (v. 14), l’Angoisse est « atroce, despotique ». Elle règne complètement sur l’esprit du Poète en proie à la dépression et est représentée comme un pirate qui marque son territoire « son drapeau noir » sur le « crâne incliné » c’est-à-dire soumis du Poète.